fondés se bornent à quelques brutalités de parole de la part d'hommes de la police montée.

Pour finir M. Sifton, montre toute la mauvaise foi de Sir H. Tupper se refusant à préciser aucun fait et il met au défi le parti conservateur de lui amener des faits précis corroborant ces accusations mensongères.

Le discours de M. Sifton a été chaleureusement applaudi par la Chambre, Sir Wilfred Laurier et Sir Richard Carthwright ont été des premiers à le féliciter lorsqu'il est descendu de la tribune.

L'ECHO DE MANITOBA

Puplié tous les jeudis par la Cie d'imprimerie "L'Hcho de Manitoba."

Adresse

L'ECHO DE MANITOBA

BUREAUX—435 RUE MAIN,

Boite 1308. WINNIPEG, MAN.

Les procedes des Conservateurs.

L'impression qui se dégage de la conduite tenue l'autre jour par l'un des roitelets de l'opposition, sir Hibbert Tupper, n'est pas de nature à relever le parti conservateur dans l'estime des honnêtes gens. L'on se demande qui prévaudra, en fin de de son, de la stupeur ou du dégoût provoqués par tant d'inconscience, alliée à tant de lâcheté ?

En vérité, l'on reste confondu devant une telle preuve de l'imbécile inconscience dans laquelle peut s'effondrer un homme en proie à la rage qu'excite en lui le sentiment compte impuissance à décrier un adversaire trop habile.

C'est dans la boue puante des injures et des calomnies que l'orateur est allé ramasser ses armes; et après la chambre, le pays assisté à ce spectacle démoralisant d'un chef politique assez oublieux de sa dignité pour se faire l'écho des calomnies malpropres dont se salissent les pages de gazettes intéressées à poluer les eaux dans lesquelles elles voulaient pêcher.

C'est sur le témoignage d'un Dennis Pullford, agent employé par l'association des Jeunes Conservateurs d'Ottawa (lui-même l'a déclaré), que sir Hibbert Tupper s'appuie pour venir lancer à la tribune parlementaire de vagues accusations de malversations et de malhonnêtetés contre des adversaires qui ont derrière eux un long passé d'honneur, de loyauté et de dévoûment.

Et quand on lui demande de préciser les faits, de citer les noms, il se réserve, il se dérobe !

Bien plus, après avoir gardé la parole assez longtemps pour empêcher le inistre de l'intérieur, l'hon. M. Sifton, de lui répondre le soir même, il s'empresse de partir, de s'enfuir en de vagues placers colombiens, sous prétexte de pressants intérêts!

Comme si, devant l'honneur et la loyauté aucun inttérêt pouvait prévaloir en une conscience vraiment soucieuse de sa dignité!

Et devnat cet étrange spectacle, devant cette fuite voulue l'on songe involontairement à ce putois de nos prairies qui après avoir lancé sur le chasseur l'ordure fétide de leurs reins disparaissent à travers les herbes.

Les chefs conservateurs ne semblent plus avoir à leur disposition d'autres armes que l'injure encore n'ont'ils guère de choix dans la qualité de celles qu'ils emploient.!

Pour se prévaloir contre un gouvernement de calomnies aussi odieuses et aussi personnelles que celles lancées l'autre jour par Sir H. Tupper contre le major Walsh, il faut vraiment être à bout de son rouleau!

Le procédé est odieux qui consiste à abuser de l'impunité dont le caractère parlementaire couvre l'orateur, pour oser ainsi accuser devant le pays entier, d'ivrognerie et d'immoralité un homme qui ne peut user de ce même privilége pour défendre sa réputation.

Sir Hibbert Tupper trouvera difficilement même parmi ses partisans, un seul homme pour défendre sa conduite en cette occasion ; si de pareilles habitudes devaient prévaloir a la tribune elles ne tarderaient point à la discréditer à tout jamais.

L'hon M. Sifton a fait justice des accusations absurdes portées contre les fonctionnaires du Yukon ; il a vaillement défendu ses subordonnés contr Sir H. Tupper, et les faits eux mêmes se chargent de le venger de tant de mauvaise foi, car les dernières dépêches sont venues nous montrer le néant de toutes ces accusations inventées dans le seul but de discréditer un adversaire politique.

Mais la boue remuée par les chefs Tories en cette occasion restera imprégnée en taches inéfaçables sur les frusques dont se parent le parti ; et ces taches resteront là pour témoigner à tout jamais de son impuissance, de sa rage et de son imbécilité.

Cette lugubre palinodie, complète bien la figure, explique l'état d'âme de ce parti qui hier encore ne trouvait dans sa rage d'autre inspiration que le cri "Remember Bagot" et qui aujourd'hui ne craint pas de s'abaisser au plus lâches calomnies, pour assouvir sa haine contre des adversaires politiques, dont l'habileté et le savoir les exaspèrent!

Ce n'est point encore par de telles manœuvres qu'ils pour rontreconquérir l'estime et la confiance du peuple,

Le parti conservateur est enlisé dans un marais sans fond, et chacun de ses efforts au milieu de cette vase n'a d'autre résultat que de l'y enfoncer davantage.

SUR L'INSTRUCTION.

"Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front," fut-il dit au premier homme, chassé du Paradis Terrestre après la première faute. En le condamnant ainsi à lutter incessamment pour assurer son existence, quels moyens Dieu lui donnait-il ?

Il le laissait faible et chétif, au milieu des forces effrayantes qui agitaient la nature, mais il avait placé sur terre, non pas les choses toutes préparées, mais les éléments de tout ce qui était nécessaire à la postérité d'Adam, non seulement pour vivre, mais pour s'élever bien au-dessus du reste de la création. A cet homme, si petit au sein de tant de grandes choses, il avait donné un levier formidable, l'Intelligence.

Depuis, les hommes ont toujours monté, par des efforts incessants ; le progrès a toujours marché malgré les reculs et les hésitations causés par des esprits pervers, qui se servaient pour faire le mal du don le plus précieux que nous ait laissé le Créateur.

Petit à petit, à mesure que les choses lui manquaient, de nouvelles découvertes assuraient à l'homme de nouveaux éléments de prospérité ; peu à peu il est arrivé à pouvoir se servir de quelques-unes des forces qui lui avaient été cachées, afin que ces trouvailles soient le résultat de son travail et de ses sueurs ; il est arrivé à contempler quelques-unes des lois qui régissent cet apparent cahos si merveilleusement agencé ; et du cœur ébloui de tout homme sincère, qui voit ces choses et qui les comprend, s'élève un hymne de reconnaissance vers Celui qui, condamnant sa créature coupable, lui laissait encore une telle récompense pour prix de ses efforts.

Ce serait une grande faute que de laisser dépérir cette intelligence qui nous a été donnée pour nous en servir. D'autre part ce serait une grande bêtise de ne pas profiter du travail et de l'expérience que nous ont légués ceux qui ont vécu avant nous,et dont l'ensemble constitue ce que l'on nomme la science. Il faut donc constamment chercher à développer son intelligence, et à savoir ce qu'ont vu, fait et appris à leurs dépens, les hommes d'autrefois.

De tous temps, s'instruire a été à la fois un devoir et un moyen de parvenir.

Nous sommes arrivés à une époque où l'instruction est absolument nécessaire pour se créer une place au soleil. Ce n'est pas pour rien que cette question soulève tant de polémiques ardentes ; ce n'est pas pour rien que tant d'hommes de talent, savants, chercheurs, politiciens, philantropes, écrivains et rêveurs, essayent de combattre l'ignorance, de multiplier autant que possible les moyens de s'instruire gratuitement ; qu'ils discutent, disputent et noircissent des arpents de papier pour cette grande cause. La Société qui nous fait vivre, et de laquelle nous ne pouvons nous passer, a besoin, pour se soutenir elle-même, du concours, non seulement des bras, mais surtout de l'intelligence et de la raison de tous ses membres. Comme c'est elle qui assure notre existence en échange de notre travail, il s'en suit que l'intérêt de la grande communauté humaine est le même que le nôtre et que, si nous lui donnons plus et mieux que notre voisin, nous recevons en échange plus et mieux que lui.

Il ne faut pas dire, comme on l'a dit malheureusement trop souvent, qu'il n'est plus temps à un certain âge de chercher à s'instruire ; il n'est jamais trop tard pour bien faire. Il ne faut pas dire surtout que l'instruction n'est pas nécessaire aux enfants pour vivre, et qu'ils feront tout autant que leurs anciens qui ne savaient pas même lire ; il ne faut pas profiter de ce prétexte pour ne pas envoyer ses enfants à l'école, car dès à présent celui qui n'a rien appris n'est pas à même, malgré de plus grandes peines et de plus grands travaux de rendre à la Société tout ce qu'elle serait en droit d'attendre de lui, et ne peut par conséquent gagner tout ce qu'il pourrait gagner. Il y a plus ; un jour viendra, et peut-être avec la génération qui nous suit, où celui-là sera complètement inutile au milieu des autres, incapable donc de gagner sa vie, et restera à la charge de la communauté. C'est pour cela que les différents Etats qui se partagent la terre ont non seulement le droit, mais le devoir de chercher à répandre l'instruction, de la rendre accessible à tous, pauvres et riches, et qu'ils dépensent tant d'argent et tant d'efforts pour y parvenir. C'est un devoir dont ils sont responsables envers l'humanité entière.

Le devoir de l'Etat est donc d'assurer le bon fonctionnement d'écoles gratuites où chacun puisse aller chercher l'instruction qui lui manque. Il ne peut pas aller plus loin ; il ne peut obliger personne à fréquenter telle école plutôt que telle autre. Les parents ont toujours le droit de faire instruire et éduquer leurs enfants où ils veulent et par qui ils veulent. Attenter à la liberté de l'enseignement, c'est attenter au droit le plus sacré d'un peuple. Mais ceux qui pensent avoir le droit de ne pas faire instruire leurs enfants et agissent ainsi ont grand tort.

Ils ont tort parce qu'ils compromettent tout l'avenir de leurs enfants, qui eux seront plus tard en droit de leur en demander compte. Ils ont tort parce que ces mêmes enfants seront peutêtre un jour une charge pour l'Etat, au lieu de contribuer à le supporter. Ils ont tort surtout parce qu'ils étouffent dans leurs enfants cette intelligence qui est la raison de l'homme, en même temps que la manifestation la plus éclatante de la bonté du Créateur envers nous. Ce n'est qu'essayer de se rendre digne d'une pareille bonté et chercher à lui rendre hommage que vouloir développer son intelligence et s'en servir pour le bien.

Je n'ai parlé jusqu'ici que de l'instruction ; elle est, je le répète encore, non seulement utile, mais nécessaire à notre époque. Ce n'est du reste qu'avec son aide qu'on peut arriver à cette chose autrement sérieuse et grave : une bonne éducation.

Ce qui vient d'être dit pour l'une peut se répéter pour l'autre, quoique ces deux choses qui se tiennent si étroitement soient complètement différentes.

Si l'instruction s'adresse à l'esprit, l'éducation s'adresse surtout au cœur. C'est par l'éducation que l'on fait les hommes honnêtes et les hommes de cœur. Si l'instruction peut être donné aux hommes de tout âge, l'éducation ne peut être donné qu'à l'enfance, car l'homme fait ne se réforme pas facilement, et l'homme fait n'est guère que le résultat de l'éducation bonne ou mauvaise qu'il a reçue.

C'EST L'EDUCATION QUI NOUS APPREND A LIRE DANS NOTRE CONSCIENCE ; c'es elle qui nous apprend qu'il faut être honnête et pourquoi il faut l'être ; elle nous aide à discerner ce qu'il est bien de faire ou de ne pas faire, de dire ou de taire ; elle nous enseigne à vivre au milieu de nos semblables sans froisser, ni gêner personne, et par conséquent sans être froissé, ni gêné.

Si l'instruction peut être donnée par l'instituteur seul, il n'en est pas de même pour l'éducation ; n'oubliez pas, parents, que l'éducation ne peut être donné que par vous ; que l'enfant commence à vivre et à raisonner dès qu'il est au monde ; que son âme se formera d'abord sous l'influence de vos conseils, et surtout de votre exemple. Le proverbe français : "tel père, tel fils," est vrai partout ; vos enfants seront avant tout ce que vous en aurez fait vous-mêmes.

Si pour l'instituteur l'éducation n'arrive qu'en seconde ligne, son rôle n'en est pas moins de la plus haute importance ; mais tous ses efforts seront nuls s'ils ne sont pas secondés par la famille.

C'est une profession pénible que celle de la personne à laquelle on confie des enfants, en la chargeant d'en faire des hommes. C'est beaucoup plus qu'un métier, c'est presqu'un sacerdoce. L'instituteur a charge d'âmes ; de ce qu'il est lui-même dépend ce que seront des milliers d'autres ; l'instituteur qui fait son devoir donne plus qu'un peu de science ; il donne aussi tout son cœur et toute son âme. On est en droit d'exiger de lui des qualités qui manquent à d'autres, de ne pas lui tolérer certains défauts que l'on passe à beaucoup. Que ceux qui en ont la charge s'efforcent de ne confier ce poste qu'à une personne absolument digne de la remplir, non seulement au point de vue du savoir, mais surtout de la morale et de la probité.

Il faut donc être très-difficile dans le choix d'un instituteur ; mais cet homme à qui l'on demande tant, a bien droit à quelque compensation ; or, que reçoit-il en échange ? Il reçoit un salaire toujours maigre, souvent insuffisant, et.... c'est tout.

On doit attendre de lui l'accomplissement d'une tâche pénible et ardue ; on doit exiger de lui la vertu qui n'est que demandée à d'autres ; une terrible responsabilité pèse sur lui ; et pourtant je l'ai vu dans bien des villages, en butte à la jalousie et à l'envie. Au lieu de l'aider dans son œuvre, j'en ai vu beaucoup (et un seul serait trop) qui ne cherchaient qu'à l'humilier, à lui nuire, et lui refusaient toute considération. Ceux-là n'ont pas encore compris que l'instituteur n'est pas un employé salarié ordinaire ; ils n'ont pas compris la grandeur de son rôle parmi eux, ni le dévoûment qu'il lui faut bien des fois pour le continuer malgré tout.

Du moment qu'il fait tout son devor, il devrait être respecté et considéré à l'égal du prêtre, dont il est le bras droit, car il se consacre à la même cause noble et sainte.

X.

Pour Rire.

— Devant la police correctionnelle, inépuisable mine,

Le président. — Vous avez déjà été condamné ?

L'accusé, avec grâce. — Monsieur le président veut bien se souvenir de moi, j'en suis infiniment flatté.

— La femme d'un magistrat vient d'acqnérir la triste conviction qu'elle est trompée par son mari.

— Et moi, s'écria-t-elle, qui était assez naive pour m'en rapporter à la sagesse du tribunal.

Fragment de dialogue.

—C'est à vous, madame, ce ravissant petit toutou ?

—Non, monsieur.

— Veux-tu te cacher, affreuse bête !

—Au conseil municipal du village.

— M'est avis qu'on ne doit pas voter de fonds pour les chemins !... Pour ceux qui sont mauvais, c'est pas la peine, personne n'y passe..; pour les bons, faut attendre qu'ils soient mauvais.